

L'histoire oubliée

Repentance ? Gilles Manceron, historien, parle de « reconnaissance des réalités historiques », répondant ainsi à ceux qui agitent le chiffon rouge : « Assez de repentance ! » Pour ce faire, il faut établir ces réalités, non les dissimuler, les occulter et, surtout pas, parler d'« aspects positifs de la colonisation », ce que voulait imposer la loi du 23 février 2005.

Réalités historiques, avons-nous dit ? Eh bien, en voici une, importante, méconnue – mal connue ? –, enfouie dans les mémoires des hommes qui la portent. Ces hommes sont « les travailleurs indochinois en France » entre 1939 et 1952. Nous les découvrons grâce à un ouvrage qui vient de paraître : *Immigrés de force. Les travailleurs indochinois en France (1939-1952)*. Il est de la plume de Pierre Daum, journaliste, grand reporter au *Monde diplomatique*, qui n'arrête pas chercher les pans enfouis de

nos mémoires afin de les interroger. C'est lui qui a fait un travail remarquable sur les pieds-noirs d'Algérie, restés dans ce pays après l'indépendance. Il récidive ici, là où un voile – pudique ? – est venu enfermer ces 20 000 hommes, jeunes et valides, recrutés de force, « débarqués à la prison des Baumettes... bloqués en métropole pendant toute la durée de l'occupation allemande, logés dans des camps... leur force de travail (...) louée par l'État français à des sociétés publiques ou privées ».

C'est en assurant, pour son journal de l'époque, un reportage sur l'occupation de l'usine Lustucru par ses salariés, à Arles, qu'il entreprend de s'intéresser à la culture du riz en Camargue. Et là, stupeur : ce sont des travailleurs indochinois qui ont introduit cette culture. Depuis, Pierre Daum n'a cessé d'arpenter la France à la recherche de ces hommes. Il en trouve onze. Vite s'impose la nécessité,

pour lui, de se rendre au Vietnam, où il trouve quatorze autres survivants. Vingt-cinq hommes ayant entre quatre-vingt-trois et quatre-vingt-dix-sept ans témoignent de leurs conditions de recrutement, de vie, de leurs salaires et de l'exil. Mille d'entre eux mourront avant la fin du second conflit mondial. Payés au dixième du salaire versé pour les ouvriers français, ils seront employés, pour une part, dans l'industrie allemande, pour un grand nombre, dans des entreprises françaises : « Pechiney aux Salin-de-Giraud, Francolor à Sainte-Clair-du-Rhône, Kuhlmann à Oissel..., la Poudrerie nationale de Bergerac..., Berliet à Villeurbanne... », rappelle Gilles Manceron. Le plan du gouvernement, à l'approche du déclenchement du conflit, était de ramener 50 000 indigènes indochinois – les colons, en Algérie, s'étant opposés à l'envoi des travailleurs algériens comme le souhaitait le gouvernement ; ils

furent donc 20 000 arrachés à leur pays pour enrichir les entreprises en Métropole. Ils seront rapatriés au compte-gouttes à partir de 1946, les derniers repartant au Vietnam en 1952. Certains resteront en France et deviendront célèbres comme l'artiste plasticien mondial reconnu Le Ba Dang.

Le mérite de l'ouvrage est d'avoir croisé les témoignages avec les archives – certains ont disparu en 1945 : les archives maritimes de Marseille, le centre des archives d'outre-mer à Aix-en-Provence, les archives départementales, ainsi que les archives d'État n° 1 de Hanoi. Au final, un livre qui aborde directement et sans fard cette page d'histoire totalement occultée.

Yahia Belaskri

Immigrés de force. Les travailleurs indochinois en France (1939-1952), de Pierre Daum. Éditions Solin/Actes Sud, 2009.